

II

Les deux Jumeaux

Il y avait une fois (1) un homme qui passait tout son temps à pêcher. Un jour cet homme prit un gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller. Je t'enseignerai un endroit où tu prendras des poissons tant que tu voudras.

L'homme laissa aller le gros poisson, qui lui enseigna un endroit où il prit autant de poissons qu'il voulût.

Le lendemain, l'homme revint à la pêche et reprit le gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller; je t'enseignerai un endroit où tu prendras des poissons tant que tu voudras.

L'homme laissa aller le gros poisson, qui lui enseigna un endroit où il prit autant de poissons qu'il voulut.

Quand il rentra à la maison, sa femme lui dit :

— Comment as-tu fait pour prendre tant de poissons hier et aujourd'hui.

— Hier et aujourd'hui, j'ai pris un gros poisson qui m'a demandé de le laisser aller, et qui m'a enseigné deux endroits où j'ai pris des poissons tant que j'ai voulu.

— Écoute, mon homme, si tu reprends ce gros poisson, apporte-le moi; je veux en manger.

(1) Écrit sous la dictée de Catherine Sustrac.

Le lendemain, l'homme revint à la pêche et reprit le gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller; je t'enseignerai un endroit où tu prendras du poisson autant que tu voudras.

— Non, gros poisson, je ne peux pas. J'ai raconté tout à ma femme, qui m'a recommandé de t'apporter, si je te reprenais, parce qu'elle veut te manger.

— Eh bien! homme, puisque je dois être mangé, quand tu seras rentré dans ta maison, tu donneras ma tête à ta chienne, ma queue à ta jument et mon ventre à ta femme. Ta chienne fera deux petits chiens, ta jument deux poulains, et ta femme deux jumeaux.

L'homme revint à sa maison avec le gros poisson, et il donna la tête à sa chienne, la queue à sa jument et le ventre à sa femme.

Au temps voulu, la chienne fit deux petits chiens, la jument deux poulains et la femme deux jumeaux. Les deux petits chiens, les deux poulains et les deux jumeaux grandirent jusqu'à l'âge de vingt ans, et la ressemblance était si grande pour chaque paire, qu'il était impossible de distinguer un homme ou un animal de l'autre.

Au bout de vingt ans, les deux jumeaux prirent chacun un cheval et un chien, et s'armèrent pour aller courir le monde. Ils cheminèrent longtemps, longtemps, longtemps, jusqu'à un carrefour où il y avait une croix de pierre.

— Frère, dit l'aîné des jumeaux, c'est ici qu'il faut nous séparer. Je m'en vais du côté du soleil levant; toi, va-t-en du côté du soleil couchant. Quand tu reviendras à la maison, tu frapperas cette croix de pierre avec ton épée. S'il en coule du sang, cela voudra dire qu'il m'est arrivé malheur. Mais s'il n'en coule rien, ce sera bon signe, et tu pourras suivre ton chemin jusqu'à la maison.

— Frère, cela est convenu, dit le cadet des jumeaux.

Les deux frères se séparèrent et s'en allèrent, l'un au levant et l'autre au couchant. Pendant trois jours et trois nuits, l'aîné chemina dans un grand bois sans rien voir ni rien entendre que les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages. Enfin, il arriva dans une ville où tous les gens étaient en deuil et pleuraient.

— Gens de la ville, pourquoi êtes-vous en deuil, et pourquoi pleurez-vous ainsi ?

— Certes, nous avons bien raison d'être en deuil et de pleurer. Il y a dans le bois voisin une grand'bête à sept têtes, qui nous prend chaque année la plus belle de nos jeunes filles. Hier encore, elle nous a fait dire qu'elle viendrait nous manger tous si nous ne lui en amenions pas une. Par force il a fallu obéir, et ce matin nous sommes allés dans le bois lier au pied d'un arbre une demoiselle belle comme le jour.

— Gens de la ville, quittez le deuil et ne pleurez plus. Je vais aller dans le bois, et, s'il plaît à Dieu, je tuerai la grand'bête à sept têtes et délivrerai la demoiselle.

— Dieu t'assiste, brave jeune homme, et te garde de malheur.

L'aîné des jumeaux siffla son chien, tira son épée, et partit pour le bois au grand galop de son cheval. Après trois heures de course, il trouva, liée au pied d'un arbre, la demoiselle belle comme le jour.

— Monsieur, dit la demoiselle, qu'êtes-vous venu faire ici ? Retournez-vous-en bien vite. J'entends les cris de la grand'bête à sept têtes qui s'approche. Vous pouvez encore vous sauver pendant qu'elle me mangera.

— Demoiselle, je ne suis pas venu pour fuir. Je veux tuer la grand'bête à sept têtes et vous épouser aujourd'hui. — Hardi ! mon chien. Gagne ton avoine, mon bon cheval.

Pendant trois heures d'horloge, l'aîné des jumeaux combattit la grand'bête à sept têtes, et finit par la percer de part

en part. Alors il lui arracha les sept langues qu'il mit dans son mouchoir. Puis il coupa d'un coup d'épée les cordes qui liaient la demoiselle, et la ramena en croupe à la ville.

— Braves gens, j'ai tué la grand'bête à sept têtes. Maintenant, il me faut cette demoiselle pour femme.

— Oui, oui, brave jeune homme, épouse-la; tu l'as bien gagnée.

L'aîné des jumeaux mena aussitôt la demoiselle à l'église et l'épousa. La noce dura jusqu'à minuit, et, au premier coup de cloche, tout le monde alla se coucher. Le lendemain, au point du jour, le mari réveilla sa femme.

— Femme, habille-toi, et allons nous promener dans la campagne.

La dame s'habilla et suivit son mari à la promenade.

— Femme, dit le mari, quelle est cette maisonnette que je vois là-bas? Je veux l'acheter pour m'y reposer quand j'irai à la chasse.

— Gardez-vous-en bien, mon bon ami; c'est une maisonnette mal habitée. Si vous y alliez, il vous arriverait malheur.

L'aîné des jumeaux ne répondit rien; mais il ramena sa femme à la ville, et revint seul frapper à la porte de la maisonnette.

— Pan! pan! pan!

— Que demandes-tu?

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— La porte est en cœur de chêne et en fer, avec de bonnes serrures et des verroux solides. Tu ne l'enfonceras pas. Si tu veux entrer, arrache un cheveu de ta tête, et fais-nous le passer par la chatière.

L'aîné des deux jumeaux arracha un cheveu de sa tête et le fit passer par la chatière; mais, aussitôt, la terre l'engloutit.

Pendant que tout cela se passait, la dame, qui ne savait rien, demandait des nouvelles de son mari.

— Savez-vous où il est allé ? disait-elle à tout le monde.

— Madame, nous l'avons vu de loin entrer dans la maisonnette mal habitée ; mais nous ne l'en avons pas vu sortir.

— Ah ! mon Dieu ! il lui sera arrivé malheur.

Pendant que la dame pleurait toutes les larmes de ses yeux et priait Dieu de lui rendre son mari, le cadet des jumeaux avait fini son voyage au couchant, et retournait dans son pays, monté sur son cheval et suivi de son chien. Arrivé au carrefour où était la croix de pierre, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à son frère aîné. Aussitôt il tira son épée et frappa la croix. A la première entaille, le sang coula.

— Ah ! mon Dieu ! il est arrivé malheur à mon frère aîné.

— Hardi ! mon chien. Gagne ton avoine, mon bon cheval.

Au soleil couchant, le cadet des jumeaux était dans la ville où la femme de son frère pleurait toutes les larmes de ses yeux, et priait Dieu de lui ramener son mari.

— Madame, madame, crièrent les gens de la ville, voici votre mari qui revient.

— Ah ! mon Dieu, mon bon ami, je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur dans la maisonnette mal habitée.

Le cadet des jumeaux ressemblait tellement à son frère aîné, que tout le monde le prenait pour lui. Il soupa avec la dame et s'alla coucher avec elle. Mais à peine fût-il au lit qu'il se tourna du côté du mur et s'endormit comme une souche, de sorte qu'il ne se passa rien de toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il sella son cheval, siffla son chien, et s'en alla frapper à la porte de la maisonnette mal habitée.

— Pan ! pan ! pan !

— Que demandes-tu ?

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— La porte est en cœur de chêne et en fer, avec de bonnes serrures et des verroux solides. Tu ne l'enfonceras pas. Si tu veux entrer, arrache un cheveu de ta tête et fais-le passer par la chatière.

Le cadet des jumeaux arracha un crin de la crinière de son cheval, et le fit passer par la chatière; mais, aussitôt, la terre engloutit le cheval. Alors le cavalier entra avec son chien par la porte ouverte, et tua toutes les méchantes gens qui étaient dans la maisonnette. Cela fait, il dépava la chambre basse, et délivra son frère et son cheval.

— A présent, frère, il faut retourner à la ville. Quand nous y serons, je verrai si tu es un homme avisé.

Quand ils arrivèrent à la ville, les gens furent fort étonnés de voir deux hommes, deux chevaux et deux chiens, si parfaitement semblables; et la femme de l'aîné ne savait comment reconnaître son mari.

— Femme, dit le cadet, ne me reconnais-tu pas?

— Femme, dit l'aîné, ne me reconnais-tu pas?

— Vous vous ressemblez tellement, que je ne suis pas en état de choisir. Que celui de vous deux qui est mon mari, m'en donne la preuve.

Alors l'aîné des jumeaux tira de sa poche le mouchoir où étaient les sept langues de la grand'bête.

— C'est vous qui êtes mon mari.

— Frère, dit le cadet, je vois que tu es un homme avisé. Demeure ici avec ta femme, et que Dieu vous maintienne en contentement et santé. Moi, je m'en retourne à la maison, et je donnerai de vos nouvelles à nos parents.

Et cric, cric,
Mon conte est fini;
Et cric, crac,
Mon conte est achevé.
Je passe par mon pré
Avec une cuillerée de fèves qu'on m'a donnée.

Les deux Jumeaux

Cf. les rapprochements fournis par VON HAHN, *Griechische und Albanesische Märchen*, n° 22, note, et par moi dans *Orient und Occident*, II, 148 ss., et dans ma note sur L. GONZENBACH, *Sicilianische Märchen*, n°s 39 et 40, et de plus LUZEL, *Contes bretons*, p. 62 ; DE-GUBERNATIS, *Le Novelline di Santo Stefano*, n° 17 et 18 ; IMBRIANI, *La Novellaja fiorentina*, n° 27, *La Novellaja milanese*, n° 12 ; MASPONS Y LABROS, *Lo Rondallayre*, I, 25 ; et le conte néo-grec chez J. A. BUCHON, *La Grèce continentale et la Morée*, p. 274.

A la croix de pierre d'où le sang doit couler, si un malheur arrive à l'un des frères, répond, dans le conte breton, un tronc de laurier d'où doit couler du sang si le frère absent est mort, dans le conte sicilien n° 40 un figuier d'où doit couler du lait ou du sang, et dans SIMROCK, *Deutsche Märchen* n° 63, un arbre dans lequel les frères font des entailles qui doivent devenir rouges de sang si l'un d'eux meurt. Dans les autres contes parallèles, ce sont d'autres signes auxquels on doit reconnaître la mort des deux frères (un arbre, une fleur se flétrira ; un couteau, un glaive planté au départ dans un arbre, se rouillera ; une eau se troublera, etc.)

Un trait particulier au conte agenais, c'est que le vainqueur du dragon se sert des langues coupées au monstre pour se faire reconnaître *de sa femme*. Dans beaucoup de récits parallèles, le vainqueur coupe également la langue ou les langues, et se fait par là reconnaître pour le véritable libérateur de la princesse, au lieu d'un courtisan ou d'un serviteur ou d'une autre qui prétend avoir tué le dragon.

Notre conte a encore en propre la disparition de l'un des frères sous terre dans la maison des sorciers : dans la plupart des récits analogues, il est pétrifié, et dans beaucoup d'entre eux par le contact du cheveu d'une sorcière.

Dans presque toutes les versions du conte des *Frères*, on

retrouve un trait qui manque dans le conte agenais : le second frère, quand il couche avec sa belle-sœur, qui le prend pour son mari, place une épée entre elle et lui.

III

Les deux Filles

Cf. *Pentamerone*, III, 10 ; DE-GUBERNATIS, *Le Noveline di Santo Stefano*, n° 4 ; GRADI, *La vigilia di Pasqua di Ceppo*, p. 20 ; IMBRIANI, *La Novellaja fiorentina*, n° 11, 11 bis, 24, *La Novellaja milanese*, n° 24 ; BERNONI, *Fiabe e Novelle popolari veneziane*, n° 49 ; MASPONS Y LABROS, *Lo Rondallayre*, I, 97 ; un autre conte catalan, dans MANUEL MILA Y FONTANALS, *Observaciones sobre la poesia popular* (Barcelona, 1853), p. 177, et un piémontais, dans A. WESSLOFSKY, Introduction à la *Novella della figlia del re di Dacia* (Pisa, 1866), p. xxix. Dans tous ces contes, une étoile tombe sur le front de la bonne sœur, et sur celui de la méchante se pose dans la plupart des contes italiens une queue d'âne ; dans le *Pentamerone* un testicule d'âne ; dans un conte catalan, un pied d'âne ; dans une variante du conte piémontais une queue de cheval ; dans le conte vénitien « tre stronzi » ; dans le conte milanais « ona bovascia » (une bouse) ; dans le conte du *Rondallayre* « una bruticia. »

Il y a encore beaucoup d'autres contes de sœurs, — le plus souvent belles-sœurs, — bonnes ou mauvaises, qui sont plus ou moins récompensées selon leurs mérites ; mais ils s'éloignent davantage de notre récit.

Pour ce qui concerne le commencement du conte, où la fille abandonnée dans le bois retrouve son chemin deux fois, cf. p. ex. *Pentamerone*, V, 8 ; GONZENBACH, n° 49 ; BUSK, *The Folk-Lore of Rome*, p. 44 ; PERRAULT, *le Petit Poucet* ; M^{me} D'AULNÓY, *Finette Cendron* ; MASPONS Y LABROS, *Lo Rondallayre*, II, 25 ; GRIMM, *Kinder und Hausmärchen*, n° 15 ; VUK STEFANOVITCH KARADCHITCH, *Volksmärchen der Serben*, n° 36.